

“QUAND LE MALHEUR ME TOMBE DESSUS...”

“ON VOUDRAIT NE JAMAIS SE REVEILLER. Dormir toujours pour éviter d'affronter la vérité. Quelle tentation ! J'envie la Belle au bois dormant... La nuit a été difficile, hachée, tourmentée. Blanche et noire à la fois. Les courtes heures de sommeil m'ont néanmoins permis d'oublier. Un peu. Un temps. Et là, en un éclair, une chape de plomb écrase mon cœur. Les images de la veille cognent dans ma tête : les médecins, l'annonce, le vide. Le cauchemar est de nouveau réalité. ”¹

Quand survient, dans nos vies, un malheur, nous sommes comme submergés par l'imprévisible qui devient très vite l'inacceptable... Le sol se dérobe sous nos pas : nous avons l'impression de perdre pied, d'être comme emportés par une vague si puissante que nous en sommes totalement désorientés. Et l'impression est si forte que nous pouvons en perdre le souffle...

Avec tout cela, une question : **“POURQUOI ?”**... Ou encore, que l'on croit en Dieu ou pas, **“Qu'est-ce que j'ai bien pu faire au Bon Dieu, pour mériter cela ?”**

Dans tous les cas, nous sommes confrontés à cette réalité que nous appelons “malheur”.

Le malheur, selon l'étymologie, c'est la « mauvaise fortune », le « mauvais sort », ce qui survient sans que nous ayons pu l'anticiper, ce qui s'impose à nous, sans que nous ayons eu notre mot à dire, sans que notre responsabilité soit directement engagée ! Au fond, parler du malheur, c'est aborder la dure réalité de la souffrance sous l'angle de ce qui échappe à notre contrôle, à notre volonté propre ; de ce que nous ne maîtrisons pas, malgré tous les efforts déployés ; de ce que nous ne pouvons pas prévoir, malgré tous nos calculs savants et nos connaissances techniques et scientifiques.



Or, pour reprendre la distinction opérée par Paul Ricœur, dans son ouvrage *Le mal : un défi à la philosophie et à la théologie*², le malheur, c'est la réalité du mal subi, de ce mal dont nous ne sommes objectivement pas responsables, de ce mal qui nous tombe dessus sans que nous sachions pourquoi et qui est, pour cette raison, beaucoup plus redoutable que le *mal commis dont la responsabilité est imputable à l'homme* !

¹ Anne-Sophie Julliard, *Deux petits pas sur le sable mouillé*, Ed. Des Arènes, 2011, p. 18.

² Paul Ricœur, *Le mal, un défi à la philosophie et à la théologie*, Genève, Labor et Fides, 1986.

INJUSTICE DU MALHEUR

Les convulsions de la terre et du ciel, les tremblements de terre, les ouragans, les tsunamis, les inondations, les incendies gigantesques qui, en quelques heures, quelques minutes parfois, dévastent tout, anéantissent des années de travail, ravagent des villes et des pays, portent la mort et disloquent tous les liens d'amour et d'amitié, voilà le malheur. Les maladies, les accidents, les infirmités de toute sorte, génétiques ou non, cérébrales ou motrices, les deux parfois, les formes inguérissables de la démence, voilà le malheur. Tout ce qui échappe au génie de l'homme, à sa maîtrise de la nature, et qui le meurtrit ou l'écrase, voilà le malheur. La mort d'un enfant ou d'un adolescent, la détresse des infirmités du grand âge, voilà le malheur.

Devant le malheur, nous sommes tous innocents. *J'entends dire souvent que la mort est la figure suprême du mal ou du malheur. Ce n'est pas vrai. Ce sont les conditions de la vie avant la mort, de la vie devant la mort qui portent souvent le visage du malheur. La mort, pour beaucoup, est une délivrance... Ainsi le malheur a cent visages mais, chaque fois qu'il vous atteint, il est unique et injustifié.*

**Avec une telle expérience,
à qui s'en prendre ?
Vers qui se tourner ?
La foi en Dieu peut-elle
résister face à l'expérience
du malheur ?**



En effet, il est toujours très tentant d'exploiter le malheur de l'homme en présentant Dieu comme son recours, le seul et l'ultime recours. C'est une manière comme une autre de justifier le bien-fondé de la foi en Dieu et de se servir de Dieu pour masquer nos déficiences face à l'incompréhensible. Mais autant ce discours était recevable dans une société religieuse, autant il devient très vite inaudible et insupportable dans un monde où Dieu semble ne plus avoir de place ! Et puis, plus fondamentalement, ce discours met en question notre conception de Dieu... **Il ne s'agit pas seulement de nous demander où est Dieu dans notre affrontement au malheur et au mal, mais aussi, et surtout, en quel Dieu il nous est possible de croire...**

La vie est une réalité stupéfiante, elle est le lieu d'une inventivité qui prend en défaut l'imagination, par exemple dans son organisation ou sa reproduction, mais elle est aussi le lieu de combats sans merci, elle est mêlée à la douleur et à la mort. Les vivants vivent aux dépens des vivants. Et les vivants sont dépendants d'un environnement qui peut les servir ou, au contraire, les anéantir. Le parcours de l'évolution est le cimetière des espèces disparues, y compris celles de nos lointains cousins de Néandertal ou d'autres encore dont on suppose aujourd'hui l'existence. Le caractère scandaleux de tout ce qui est cause de souffrance pour les vivants, en particulier pour l'homme, c'est que, foncièrement, au fond de nous-mêmes et avant toute réflexion, nous savons que le bien et la beauté, l'amour et la paix sont premiers, qu'ils sont inscrits en nous comme une aspiration irrépressible.

Si la révolte gronde au fond de nous, c'est qu'instinctivement nous pressentons que ce qui nous détruit n'a pas de raison d'être.



Et, l'énigme du mal ne se résout pas dans le seul exercice de la liberté humaine. Sous la figure des démons, du diable ou de Satan, l'homme découvre qu'il est frappé d'une sorte de vertige qui peut le conduire sur le versant du mal. Dépossédé de soi par l'Inconscient personnel ou collectif, par la propagande des systèmes totalitaires ou par autre chose, il est l'objet possible de perversions qui font de lui le bourreau des autres et de soi-même.

Et, là aussi, il se trouve en face d'un « pourquoi ? » qui rejoint celui du malheur.

COMMENT FAIRE POUR SUPPORTER L'INSUPPORTABLE ?

De toutes sortes de façons nous fuyons l'accablement du malheur comme nous tentons d'oublier notre responsabilité dans le mal.

Il est vrai que nous ne pouvons pas porter sur nos épaules toute la misère du monde mais, de là à vivre à la surface des choses, dans l'instant, le chatoyant et l'imaginaire, il y va de notre solidarité dans la simple humanité...

Une solidarité qui commence avec notre capacité à nous indigner !

...Sauf que nous nous accoutumons au malheur, nous sommes souvent las de lutter pour contrecarrer les maux qui rongent l'humanité, la faim, le manque d'eau, la lèpre et le paludisme, etc.

Quand on s'est accoutumé au malheur, on ne s'indigne plus...

Or, les vraies questions se posent toujours aux limites. Aux limites de la misère, de la faim, de la souffrance, de l'injustice, de la déréliction. C'est en se tenant là que l'on a quelque chance de ne pas voir trop mal la situation de l'homme et de l'humanité. Et c'est à partir de là que l'on peut interroger la raison de l'homme ou sa foi en Dieu.³

³ Cette fiche se réfère à l'ouvrage "Dieu et le malheur du monde", JM. Ploux et T. Niquot, Ed. de l'Atelier, 2012

MALHEUR ET FOI CHRÉTIENNE

La foi chrétienne ne peut proposer qu'un chemin d'humilité à la suite de Jésus dont l'évangile de Matthieu (11, 29) dit qu'il est « doux et humble de cœur ». À sa suite, comment prétendre donner une explication du malheur et du mal, et surtout comment ne pas garder ouvert l'abîme de la détresse humaine et le souvenir de toutes les victimes innocentes ?

En effet, celles et ceux qui ouvrent les évangiles à la recherche d'un enseignement sur les causes du malheur et du mal ne peuvent qu'être déçus. Il n'y en a pas ou peu. En plus, dans les très rares passages où il en est question, Jésus récuse les explications courantes données en son temps.

"Loin des discours de justification (permission du mal, châtement, harmonie de l'ensemble) qui ne font qu'ajouter misère de plus, on nous dit ici que le mal est ce contre quoi il n'y a pas d'autre réponse que l'opposition. Et que ce combat est celui de Dieu."⁴



Le Dieu dont Jésus est le visage est un Dieu qui s'engage aux côtés de l'homme pour l'aider à traverser les épreuves de la vie et la mort même.

Non seulement il s'engage aux côtés de l'homme mais il entre dans la vie de l'humanité, dans la condition humaine sans écartier ce qu'elle implique de finitude, de détresse, de douleur, au point d'accepter de mourir, victime d'une injustice, victime plus encore d'une représentation faussée de Dieu.

C'est la force paradoxale de la foi chrétienne de donner sa confiance à un Dieu qui rejoint l'homme au plus profond de sa détresse et de son amour, dans le silence d'une présence qui ne s'impose pas mais qui promet un retournement et un accomplissement par-delà la mort. Lorsque Jésus parle de la présence chrétienne dans le monde comme du levain dans la pâte (Mt 13, 33) ou du sel dans la nourriture (Mt 5, 13), il dit que cette présence est conforme à celle de Dieu et il le manifeste par sa propre existence et par sa mort. Si Dieu se donne à connaître, c'est dans l'épreuve et non dans la preuve...

**Dans l'expérience du malheur, qu'est-ce que je crois de Dieu ?
Quelle expérience de sa Présence ou de son absence ?**



⁴ Adolphe Gesché, *L'affrontement du mal, un combat avec Dieu*, Christus n° 168, oct. 1995, p. 44.